

Philippe Monet, *Fragments de l'inconscient. Petits contes psychanalytiques*

Paris, Éd. Hors Commerce, 2005

Josette Zoueïn

DANS CHE VUOI ? 2005/2 (N° 24), PAGES 177 À 179

ÉDITIONS L'HARMATTAN

ISSN 0994-2424

ISBN 9782747597687

DOI 10.3917/chev.024.0177

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-che-vuoi-1-2005-2-page-177.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.

Distribution électronique Cairn.info pour L'Harmattan.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Philippe Monet
Fragments de l'inconscient
Petits contes psychanalytiques
Paris, Éd. Hors Commerce, 2005

Josette Zoueïn

Dans son séminaire *L'insu que sait de l'une bévue*, Jacques Lacan nous invitait à trouver du côté de la poésie l'appui requis pour articuler sa conception de l'interprétation ; il conseillait à ce propos de prendre de la graine à l'écriture poétique chinoise¹. *Fragments de l'inconscient* de Philippe Monet répond admirablement de cette invite lacanienne : sur plus de deux cents textes, le lecteur savoure une langue dont on peut dire que sa poésie élève l'écriture à la dignité de l'entendement analytique. *Petits contes psychanalytiques* pour autant de récits brefs, de séances analytiques ou de fragments de vie. De la langue incandescente de l'amour du transfert à celle où se tricote le trauma à venir ou le roman familial, le livre se présente comme un condensé des lois de la parole et de l'inconscient structuré comme langage. À la frange du merveilleux, de l'étrangeté ou de l'innommable, l'analyste y imprime après-coup son oreille supposée et l'énoncé imperceptiblement passe à l'énonciation.

Geste oral venant d'un Autre et retransmis par écrit, exergue visuel, un fragment d'inconscient se détache de l'ensemble appuyé de caractère gras : l'œil tend l'oreille et la lettre calligraphie sa signification. Clignotant telle une enseigne lumineuse, un mot, un ensemble mots, porte un signifiant comme un sujet pour un autre et, quel que soit l'endroit où il se pose, c'est en tant que titre enfin qu'il s'impose. « L'Affiche rouge » (p. 160), récit d'une fusillade tragique, signe le coup mortel porté au sujet via un lapsus maternel. « Persécutée par une morte » (p. 145) est le titre-hiéroglyphe d'une momification subjective. L'altérité inconsciente qu'aucun dictionnaire ne saurait définir, est suggérée à travers sa provenance étrangère : « Je suis une très différente personne ! » À la manière de l'écriture

chinoise, la lettre inconsciente acquiert la tonalité visuelle d'un idéogramme, d'une *parole visualisée*². L'art de Philippe Monet consiste à faire passer la parole dans l'écrit.

Au rythme des pages, se déploie, mine de rien, un situationnisme inconscient hautement suggestif, nomade à souhait. Chaque séance est l'illustration vivante d'un concept ou d'un thème analytique ; l'ensemble fait penser à un *Analycon-te* : une histoire vivante de la psychanalyse, racontée aux enfants-analystes que nous devrions rester, afin d'échapper à l'avenir de « tristes bouddhas » (p. 78) que nous pourrions devenir.

L'auteur veut-il nous faire entendre qu'il n'y a pas de rapport entre l'analysant et l'analyste sous réserve de mutualiser la cure, en dépit de cette inclination du divan où « tout peut arriver » (p. 38) ? « Je veux vous connaître dans le plus petit détail de votre intimité. Je veux avec vous *abolir toutes les frontières* qui séparent deux êtres » (p. 70). Que faire de ces « jambes scellées » (p. 57) au désir contraire ? Au plus intime de la séance analytique, à la frontière du langage comme de son interdit, le psychanalyste rejoint-il celui qui entend, mais ne répond pas : étranger à cette communauté avouable par le langage, mais non réalisée ?

Vous voulez savoir comment se transmet l'inconscient comme jouissance, reportez-vous au petit conte « Délivrez-moi du saucisson ! » (p. 72). L'on ne sait pas si c'est l'humour qui frise le cri ou l'inverse ! « Relique d'abjection » (p. 27-28) est cet autre exemple de transmission, maternelle cette fois, mais si abject qu'il peine à se trahir par la voix de la victime qui en devient à son tour responsable. En écho aux contes précédents, « Victime de ma jouissance » (p. 101) est la jouissance éprouvée par le sujet à l'endroit même où il entend sévir.

« L'éphémère beauté des cerisiers en fleurs sous la lumière de la pleine lune, *tension vers l'éternel* » (p. 26). Même à travers une ligne de poème, la métaphore de la modalité inconsciente est sous-entendue. Joie éphémère qui échappe tel un mouvement inconscient, nasse qui s'ouvre pour se refermer aussitôt sur son impossible. Au rythme du haïku, l'écriture de l'instant se raccorde à son éternité. Bashô aurait volontiers souscrit à cette séance courte de poésie, à ce sentiment des choses que les poètes japonais désignent de *Mono no aware*³.

L'analyste ne s'arrête pas au seuil des séances. « J'ai des accusations à formuler » (p. 39-40) – sur une musique du poète Li-he⁴ – est ce bestiaire de pulsions animales aux traits spécifiquement humains, rien que « glissements sémantiques d'une espèce à l'autre », et qui rejoint ce non moins cruel « ça va de soi ! » (p. 33-34) naturellement proféré à l'issue de l'enterrement, dans une fosse commune, d'un sans domicile fixe. Malaise dans civilisation, malaise dans la parole...

Dans sa façon de nous rapporter ses contes, analyste toujours analysant, Philippe Monet cherche-t-il seulement une entame du réel par la métaphore poétique ? Abus, viol, abandon, quand le sujet ploie sous l'insupportable, une création symbolique ouvre-t-elle à la possibilité d'un espace où survivre. « Demain ne viendra pas » (p. 168) est une conjuration symbolique d'un réel qui toutes les nuits revient au même. « La mouette » (p. 185-186) rebondissant, portée par le vent du large « sur la falaise livide », est « [...] folle, meurtrie, pareille en ces cris aux acides comptines enfantines qu'à la tombée du jour la nuit épuîsera » ; et les « étoiles filantes » (p. 15) « attendent sur les boulevards périphériques la mort comme leur dernier client ». De grâce, qu'on ne vienne pas encore proclamer que « la vie est belle » ! (p. 155).

Psychanalytiques ces petits contes parce que la mort en dernier lieu y est présente. Partie prenante de la vie et quart élément dans la cure, elle porte silencieuse le nom d'*acherontia atropos* (p. 9), papillon crépusculaire épinglant à merveille un cas clinique pour se sublimer dans un vitrail (évoquant à minima d'un cas mentionné par Freud). Son écho se laissera bien entendre comme « reddition sans condition » (p. 25) d'une chute imaginaire dans le rêve. Pour surgir bien réelle en fin de conte.

« Les enfants des châteaux de sable disparurent » (p. 197) augure-t-il de quelque catastrophe ? Une disparition réelle d'enfant ? Dans « Éclats du passé », fragment ultime, le père fait appel à un écrivain du désastre pour tenter de comprendre et de raconter la mort tragique de son fils autiste. « Impossible donc de l'oublier, impossible de s'en souvenir, impossible aussi qu'on en parle, d'en parler et finalement comme il n'y a rien à dire que cet événement incompréhensible, c'est la parole seule qui doit le porter sans le dire. Maurice Blanchot » (p. 199). Les dernières lignes du livre se lisent comme une passe. Lorsque la langue manque à elle-même, de la vie où « la mort ne fait pas de quartier » à la danse à laquelle on a recours pour relier la mort à la vie : « Le buto laisse s'incarner ceux qui ne sont plus en ceux qui sont encore. » *Le plus est en moins et le moins dans l'encore...*

Fragments de l'inconscient. Petits contes psychanalytiques est un recueil sublime, écrit d'une main déchiquetée mais lumineuse ; de quoi réduire à son obscurité tout livre noir de la psychanalyse.

¹Lacan (J.), *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, Séminaire inédit. 1976-1977.

²Cheng (F.), *L'écriture poétique chinoise*, Paris, Seuil, 1977.

³Roubaud (J.), *Mono no aware*, Paris, Gallimard, 1970.

⁴Cheng (F.), *L'écriture poétique chinoise*, op. cit., p. 106.